

longtemps; elle eut l'imprudence d'annoncer qu'elle se vengerait de ceux qui l'avaient si ignominieusement chassée de Metz; elle osa menacer un d'Orléans! Quelques mois après elle fut empoisonnée!

Louis XV pleura sa maîtresse huit jours, se consola ensuite dans les bras des beautés faciles de la cour, et la remplaça par madame Lenormand d'Étioles, fille d'un boucher des Invalides, qui acquit par la suite une si triste célébrité sous le nom de la Pompadour. Depuis longtemps cette femme était poussée par sa mère, qui faisait publiquement trafic de ses charmes, et par son père, le boucher Poisson, personnage crapuleux, bas et grossier, à se produire à la cour et à se placer sur le passage du roi, dans l'espoir de se faire remarquer de lui. N'ayant pu arriver à ses fins, elle imagina de se rendre à un bal masqué que la ville donnait à Louis XV pour célébrer le mariage du dauphin avec l'infante d'Espagne et où sa majesté devait paraître. Madame d'Étioles vint à la fête sous le costume de Diane chasseresse, le sein nu ainsi qu'une partie des reins, et sut attirer les regards du monarque par des agaceries fines et spirituelles. Louis, aiguisé par la curiosité, s'approcha d'elle, lui adressa quelques paroles, et finit par la prier de lever son masque. Elle obéit, rougit extrêmement, et feignit de vouloir s'échapper. Le roi, que la vue de tant de grâces et de beauté avait enflammé, s'attacha à ses pas; la rusée laissa tomber son mouchoir en fuyant, Louis XV le ramassa, et comme il se trouvait un peu éloigné d'elle, il le lui jeta. Au geste du roi, de tous les coins de la salle s'éleva un seul cri : « Le mouchoir est » jeté! » En effet, dans cette même nuit, la fille du boucher

Poisson fut introduite dans le lit royal. A partir de ce moment, s'ouvrit pour la France un nouveau règne plus déplorable encore que celui de la duchesse de Châteauroux et qu'on nomma le règne de Cotillon II.

La favorite, pour premier acte d'autorité, exila son mari dans ses terres; et comme celui-ci faisait quelque bruit, elle s'en débarrassa. Plusieurs historiens prétendent qu'il mourut de chagrin; d'autres, et c'est le plus grand nombre, affirment qu'il fut empoisonné. Devenue veuve, madame d'Étioles n'eut plus de ménagements à garder; elle se posa comme la dispensatrice de toutes les grâces, de tous les honneurs; elle commanda sous le nom de son royal amant, et exerça l'empire le plus absolu sur l'administration intérieure et extérieure du royaume. Ce fut elle qui, par un détestable caprice, afin d'être comparée à Agnès Sorel, la maîtresse de Charles VII, raviva les démêlés de la succession d'Autriche et poussa la France dans une guerre d'invasion éminemment injuste.

Louis XV n'osant point résister à la favorite, s'arracha aux délices de Versailles, se rendit au milieu de l'armée, qui était sous les ordres du maréchal de Saxe, et pénétra dans les Pays-Bas autrichiens, toujours à la suite des bagages. Après quelques alternatives de revers et de succès, les armées réunies des Anglais et des Hollandais se rencontrèrent sous les murs de Fontenoy avec les troupes françaises, et livrèrent une furieuse bataille dans laquelle tout l'honneur resta du côté de la France. Sa majesté Louis XV et le dauphin assistaient à ce terrible spectacle, mais des hauteurs d'une colline et hors de la portée des canons. Lorsque les ennemis eurent été entièrement dispersés, ils descendirent de leur retraite et

vinrent contempler ce champ de carnage où l'on marchait jusqu'à mi-jambe dans le sang, où l'on ne voyait que des cadavres en lambeaux, où l'on n'entendait que le râle des mourants et les cris d'angoisses des blessés. Amère dérision ! ce Louis XV, ce roi infâme, la cause de la mort de tant et de si braves gens, feignit de s'apitoyer sur le sort des victimes, et dit en s'adressant au dauphin : « Méditez, » mon fils, méditez sur ces champs couverts de morts, et » apprenez à ne pas prodiguer la vie de vos sujets dans des » guerres injustes. »

Les ducs, les comtes, les barons, toute la valetaille de cour qui les entourait, s'extasia sur la bonté du maître; et le peuple, toujours dupe des intrigants qui le gouvernent, applaudit au vainqueur de Fontenoy, oubliant que des batailles gagnées ne sont pour lui que des malheurs déguisés sous le nom de victoires. En effet, malgré les succès du maréchal de Saxe à Raucoux, malgré la prise de Berg-op-Zoom et le triomphe de Laufeld, chaque jour la nation voyait diminuer ses ressources et tomber sous le canon ennemi sa plus vaillante jeunesse.

Victorieuse dans les Pays-Bas autrichiens, la France n'en voyait pas moins ses armées battues en Italie, les débris de sa marine anéantis, ses colonies dans les Indes perdues; ses conquêtes mêmes des Pays-Bas se trouvaient compromises par suite de l'intervention de la Russie, qui avait pris parti pour Marie-Thérèse, et avait envoyé un corps de troupes sur les bords du Rhin. Louis XV comprit enfin que les velléités guerrières de la fille Poisson pouvaient compromettre sa couronne, et il ouvrit des négociations qui amenèrent le

traité d'Aix-la-Chapelle. Ainsi, après huit années de combats, la France ne recueillit, pour le sang qu'elle avait répandu à flots sur tous les continents et dans toutes les mers, qu'un traité ignominieux; car Louis XV, se reconnaissant en quelque sorte le vassal de l'Angleterre, eut la lâcheté de sacrifier aux exigences de cette puissance le prince Édouard, connu sous le nom de Chevalier de Saint-Georges, prétendant au trône de la Grande-Bretagne, et de le faire conduire contre sa volonté en Italie. Un tel acte de couardise exercé envers un prince qui avait d'autant plus droit à la protection du roi, qu'il lui avait rendu d'utiles services en suscitant des troubles en Angleterre, souleva l'indignation générale contre Louis XV et contre sa maîtresse.

Des lettres de cachet firent justice de ceux qui osèrent blâmer le souverain, et des milliers d'infortunés furent plongés dans les donjons de Vincennes, dans les cachots de la Bastille et dans les affreuses cages de fer du mont Saint-Michel. La favorite se montra surtout d'une rigueur inouïe à l'égard des auteurs et des distributeurs de pamphlets, et ne fit grâce à aucun, pas même aux plus grands seigneurs de la cour. Le comte de Maurepas, ministre de la marine et le courtisan jusqu'alors le plus en faveur auprès du roi, fut exilé dans ses terres sur le simple soupçon d'avoir fait le quatrain suivant, que sa majesté trouva sous sa serviette le jour où madame Lenormand d'Étioles avait reçu le titre de marquise de Pompadour :

La marquise a bien des appas;
Ses traits sont vifs, ses grâces franches,

Et les fleurs naissent sous ses pas.
Mais, hélas! ce sont des fleurs blanches.

Il est vrai que l'épigramme était sanglante et qu'elle avait failli éloigner Louis XV de la favorite, en lui dévoilant un défaut secret dont il ne s'était pas encore aperçu. Elle sut écarter le danger et conserver tout son empire sur son royal amant, en le plongeant de plus en plus dans la débauche, en l'énergisant dans de crapuleuses orgies, et en lui formant un sérail dont elle se réserva la direction, pour en écarter les rivales dangereuses. Avec l'or arraché à la sueur du pauvre, elle éleva près de Versailles, dans un enclos appelé le Parc-aux-Cerfs, un palais mystérieux, destiné à servir de harem au moderne Sardanapale, lieu infâme où la jeunesse, l'innocence et la vertu, devaient être sacrifiées aux honteuses passions d'un satyre couronné. Le marquis de Marigny, le jeune frère de la Pompadour, déjà investi des fonctions de directeur et ordonnateur général des bâtiments, jardins, arts et manufactures du roi, fut chargé des embellissements de ce temple de la volupté, et reçut carte blanche pour les dépenses. Qu'importait au roi et à la favorite! c'était le peuple qui payait. Les architectes les plus célèbres présidèrent à la construction de ce harem; les sculpteurs les plus habiles, les peintres les plus fameux y entassèrent merveilles sur merveilles, et épuisèrent toutes les ressources de leur génie pour en augmenter la somptuosité. Le marbre, l'argent, l'or, le damas, le velours, les glaces, les statues, les tableaux, furent prodigués dans toutes les galeries; chaque colonne était un chef-d'œuvre de sculpture; les portes mêmes étaient travaillées en bas-relief. Les antichambres étaient pavées de mosaïques précieuses,

qui indiquaient dans leurs dessins bizarres et libidineux la destination du monument.

C'était surtout dans les appartements secrets que les ordonnateurs avaient fait des prodiges. L'imagination dépravée de la Pompadour s'y était épuisée en inventions monstrueuses: les voûtes étaient couvertes de peintures érotiques représentant des sarabandes de ménades, de bacchantes et de satyres, ou figurant les combats amoureux des dieux de la mythologie. Dans les salles de festins étaient placés sur de riches consoles des vases d'or au col allongé en forme de phallus; et aux angles se trouvaient des fontaines à sept cascades, qui laissaient retomber l'eau dans des bassins de cristal, où se jouaient des dorades aux étincelantes couleurs; les planchers de bois des Indes étaient incrustés de nacre, de perles, d'ivoire ou d'ébène, et avaient été garnis d'ingénieux mécanismes qui permettaient aux convives de se passer de valets curieux ou indiscrets, en faisant disparaître ou monter les tables. Dans ces délicieux cénacles, des lits voluptueux, jonchés de fleurs odorantes, remplaçaient les sièges et favorisaient les attitudes lascives.

Les boudoirs surpassaient encore les salons par leur richesse et leur élégance: ils étaient disposés les uns à la suite des autres, tous de formes et de décorations différentes; tous ruisselants de dorures, de pierreries, avec des colonnades de porphyre ou de jaspe; tous ornés de peintures obscènes, représentant des groupes voluptueux de nymphes, de faunes ou de satyres se tordant dans le paroxysme du délire, et reproduisant les fameuses compositions attribuées à Jules Romain sur les sonnets de l'Arétin. C'étaient des

spectacles à faire bouillir les sens du plus austère des anachorètes, à transformer une vestale en la plus éhontée mes-saline. Les lustres figuraient des dieux et des déesses entrelacés, et soutenant d'énormes priapes d'or, d'où s'échappaient des flots de lumière qui inondaient des plus riches reflets les carnations des femmes. Les ottomanes étaient en velours noir et encadrées de riches draperies de satin tramé à fil d'or, qui ne laissaient pénétrer que des rayons lumineux savamment calculés pour favoriser l'abandon de la coquetterie. Des stylobates supportaient des statues en marbre de Paros, dont les groupes représentaient tous les égarements possibles de la passion. D'abord on n'apercevait aucune glace dans ces asiles où les grâces étaient sans voile et l'amour sans pudeur; mais dans certaines parties des boudoirs se trouvaient placés des ressorts qui, par une simple pression, faisaient relever les draperies et mettaient à découvert d'immenses panneaux de glaces, qui reflétaient à l'infini les images nues du soudan et de ses favorites.

Les chambres à coucher offraient d'autres magnificences; c'étaient de véritables temples élevés au Sommeil et à l'Amour son frère. Les murailles étaient tapissées d'étoffes de soie bleue glacée d'argent, sur lesquelles on avait tendu des mousselines de l'Inde, parsemées d'étoiles et de rosaces formées de pierres précieuses. Les draperies des portes étaient garnies de points d'Angleterre du plus haut prix et relevées par des écharpes de gazes mi-partie or et argent que soutenaient des amours. Aux angles se dressaient des statues en marbre blanc, tenant dans leurs bras des vases remplis de fleurs artificielles du travail le plus merveilleux; sur les lam-

bris se voyaient des peintures représentant des allégories enivrantes, Phébé suivie des jeux et des ris, ou Vénus accompagnée de bacchantes désordonnées. L'alcôve était plus somptueuse encore que tout le reste: la Pompadour en avait fait une sorte de tabernacle dans le saint des saints. Une estrade, sculptée et surchargée d'ornements en malachite, en labrador, en jaspe, en agate et en lamachelle, soutenait deux énormes coquilles émaillées de mille couleurs, où gisaient des corbeilles en or et en argent, qui laissaient échapper en divers endroits des guirlandes de fleurs artificielles, figurant des roses, des lis, des anémones, des pavots, des œillets et des tulipes; une légère galerie en vermeil retenait la couche parfumée où devaient reposer le sultan et ses odalisques. Aux deux côtés du lit, sur des stylobates de porphyre, les statues du Sommeil, du Silence, de Morphée et de la Nuit, tenaient d'une main des lampadaires d'or, et de l'autre relevaient les courtines. Les meubles qui ornaient ces chambres consistaient en chaises longues, en bergères, en cabriolets mouvants, en chaises volantes, toutes en satin bleu, paille, rose ou orange, glacé d'or et d'argent, en bois de rose ou d'ébène; les secrétaires, les commodes et les chiffonniers étaient encombrés de porcelaines de la manufacture de Sèvres qui venait d'être fondée, de bronzes, de statuettes, d'instruments bizarres; tout enfin, dans l'ensemble comme dans les détails, respirait la volupté.

Des salles de bains desservaient ces retraites mystérieuses: c'étaient des espèces de rotondes éclairées par la voûte, soutenues par des colonnes de marbre noir qui se détachaient sur des lambris de porphyre; les baignoires étaient portées par

des satyres; les robinets de cristal, taillés en forme de caryatides humaines, laissaient échapper par les phallus, du lait, de l'eau parfumée ou des vapeurs odorantes, et provoquaient de monstrueux désirs.

Ces pièces formaient des laboratoires où la virginité perdue venait retrouver ses illusions, où la vigueur énérvée allait chercher une énergie nouvelle; c'étaient des arsenaux mystérieux où les forces débilitées par la débauche se retrempeaient, soit avec des élixirs aphrodisiaques, des pastilles ambrées, des grains du sérail ou d'autres philtres merveilleux, soit au moyen des travestissements qui fournissaient à l'illusion du crapuleux Louis XV, et le mettaient tour à tour en présence d'une déesse, d'une religieuse ou d'une bergère. Les jardins de ce nouvel Élysée répondaient par la magnificence de ses bosquets et le choix de ses statues au luxe impudique des appartements.

Tel était ce célèbre Parc-aux-Cerfs, gouffre béant où devaient s'engloutir les richesses du royaume. Les mémoires du temps établissent l'origine de ce lieu infâme à l'année 1752. Des personnes attachées à la cour affirment que dès cette époque la Pompadour y faisait élever de jeunes filles de neuf à dix ans pour les affreuses voluptés de Louis XV.

Quand le sultan était rassasié de leurs caresses, la favorite les renvoyait du Parc-aux-Cerfs, les dotait et les mariait à des cadets de famille ou à des marquis ruinés, rôle ignoble que la noblesse française dans tous les temps a tenu à honneur de remplir auprès des rois, et auquel les plus grandes familles doivent leurs titres et leur honteuse illustration.

Ces jeunes filles, rendues à la société, y rapportaient le

goût de la débauche et de la dépravation qu'elles avaient puisé dans les bras d'un monarque lascif. Indépendamment du tort irréparable que l'horrible Parc-aux-Cerfs fit aux mœurs, ce qui eut de plus terribles conséquences, ce fut l'abîme qu'il creusa dans les finances de l'état par les dépenses de toute nature auxquelles il donna lieu. Jamais personne n'a pu préciser d'une manière exacte les frais énormes occasionnés par la chaîne des appareilleurs, des pourvoyeurs en chef ou en sous-ordre, s'agitant sans cesse dans la capitale ou dans les provinces pour découvrir et relancer jusqu'aux extrémités du royaume les femmes et les filles destinées à la lubricité du satyre qui régnait sur la France. Jamais il n'a été possible de compter les millions qu'il a fallu prodiguer pour enlever ces victimes à leurs parents, ou pour les acheter d'un père, d'une mère ou d'un mari corrompu, pour les établir à Versailles, pour les dégrasser, les styler, les parfumer, et leur enseigner tous les mystères de séduction que l'art peut ajouter à la beauté.

Si l'on veut établir par approximation le compte des sommes accordées aux filles renfermées dans le harem de Louis XV, qui n'avaient pas eu le bonheur d'éveiller ses passions, et qui n'en devaient pas moins être dédommagées de leur servitude, de leur discrétion et surtout de ses mépris; si l'on y adjoint les récompenses accordées aux nymphes fortunées qui faisaient circuler le feu de l'amour dans les veines du sultan, et les traitements dus à celles qui portaient dans leurs flancs un fruit précieux de leur fécondité; si l'on a égard aux dépenses que devait nécessairement entraîner l'entretien d'un pareil séjour, on se convaincra que chacune